

Christiane CHAULET ACHOUR

Pour Aimé Césaire



IC 97 – texte écrit le 17 avril 2008, décès de Césaire

Pour Aimé Césaire

« Ma bouche sera la bouche des
malheurs qui n'ont point de
bouche, ma voix, la liberté de celles
qui s'affaissent au cachot du
désespoir »

(Cahier d'un retour au pays natal)

Aimé Césaire est né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe en Martinique. Il aurait, cette année, 95 ans... Sony Labou Tansi lui rendant hommage en 1989, écrivait : « Césaire poète aura mis le feu de l'âme à la paille des arbitraires et des insoutenables [...] L'art du poète est aussi l'art d'appriivoiser la foudre. »¹

Il fait ses études primaires et secondaires dans l'île puis part à Paris en 1932, après son baccalauréat, au Lycée Louis le grand et à l'ENS. C'est alors qu'il découvre Rimbaud et le marxisme. Il collabore à la revue *Légitime défense*. Mais surtout, en 1934, il fonde avec Senghor et Damas, la revue *L'Étudiant noir* qui entend mener un combat culturel. C'est dans ce groupe qu'émerge le mot « Négritude » qui prend sa charge poétique dans *Cahier d'un retour au pays natal*:

« Ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité
ruée contre la clameur du jour
ma négritude n'est pas une taie d'eau morte
sur l'œil mort de la terre
ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale

elle plonge dans la chair rouge du sol
elle plonge dans la chair ardente du ciel
elle troue l'accablement opaque de sa droite
patience. »

¹ - Préface au catalogue de l'exposition consacrée à A. Césaire : « Aimé Césaire – Le poète dans la Cité », exposition au CNL de Paris du 13 juin au 8 juillet 1989 et *Poésie dans un Jardin* au Festival d'Avignon du 12 juillet au 3 août 1989. Placée sous le Haut patronage de la Fédération Internationale des Ecrivains de langue française. Catalogue conçu par Marie Jouannic, Saluces, Avignon, mai 1989. Celle-ci justifie le titre de l'exposition ainsi : « Lui pour qui le poétique et le politique se retrouvent en un projet unique, la poésie devenant l'instrument privilégié de la libération des peuples ».

Césaire a toujours insisté sur le fait que, pour lui, sa conception de la négritude n'était pas biologique mais culturelle et historique : il s'agit d'approfondir la conscience d'appartenir à la race noire et d'avoir la volonté de revaloriser la culture africaine.

Dès 1935, il se met à la rédaction du *Cahier d'un retour au pays natal* dont une première version paraît dans la revue *Volontés*. Juste avant la déclaration de guerre, Il rentre en Martinique avec son épouse Suzanne. Ils sont tous deux professeurs au lycée de Fort-de-France. Au cours de sa carrière d'enseignant, Césaire a eu de nombreux Martiniquais devenus célèbres. Parmi ses élèves, il aura ainsi Joby, le frère aîné de Frantz Fanon qui passe à Frantz les cours de Césaire lorsque celui-ci prépare seul et à l'avance son baccalauréat.

Entre 40 et 44, il crée la revue *Tropiques* avec René Ménénil. Suzanne y est très active. C'est en 1941 qu'André Breton, de passage en Martinique, découvre *Tropiques*, Césaire et le *Cahier d'un retour au pays natal*. Il est enthousiasmé et le texte qu'il écrit alors, « Un grand poète noir », deviendra la préface de l'édition du Cahier en 1947.

Du côté de la vie politique, c'est en 1945 que Césaire est élu maire de Fort-de-France et député de la Martinique. Il a 33 ans et sera réélu à la mairie sans interruption jusqu'en 2001. Il va défendre, en 1946, le statut de département (DOM) pour la Guadeloupe et la Martinique espérant que la départementalisation apportera un développement aux Antilles. Cette année 1946, il publie chez Gallimard *Les Armes miraculeuses*, poèmes et tragédie. La tragédie a pour titre, *Et les chiens se taisaient*; avec elle, Césaire inaugure sa création théâtrale illustrée plus tard par d'autres pièces. De cette tragédie, je veux retenir ce cri du Rebelle qui a tant marqué la littérature ensuite :

« Mon nom : offensé ; mon prénom : humilié ; mon état : révolté ; mon âge : l'âge de pierre.

[...] Ma race : la race tombée. Ma religion...

mais ce n'est pas vous qui la préparerez avec votre désarmement...

c'est moi avec ma révolte et mes pauvres poings serrés et ma tête hirsute

Très calme

Je me souviens d'un jour de novembre ; il n'avait pas six mois et le maître est entré dans la case fuligineuse comme une lune rousse, et il tâtait ses petits membres musclés, c'était un très bon maître, il promenait d'une caresse ses doigts gros sur son petit visage plein de fossettes. Ses yeux bleus riaient et sa bouche le taquinait de choses sucrées : ce sera une bonne pièce, dit-il en me regardant, et il disait d'autres choses aimables mon maître, qu'il fallait s'y prendre très tôt, que ce n'était pas trop de vingt ans pour faire un bon chrétien et un bon esclave, bon sujet et bien dévoué, un bon garde-chiourme de commandeur, œil vif et le bras ferme. Et cet homme spéculait sur le berceau de mon fils un berceau de garde-chiourme.

[...]

Tué... Je l'ai tué de mes propres mains...

Oui : de mort féconde et plantureuse [...]

J'ai choisi d'ouvrir sur un autre soleil les yeux de mon fils [...]

Il n'y a pas dans le monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé, en qui je ne sois assassiné et humilié ».

En 1947, l'édition du Cahier se fait à Paris, chez Bordas, avec une préface d'A. Breton (article rappelé plus haut) et un frontispice de Wifredo Lam, le peintre cubain. Simultanément paraît à New-York, une version bilingue par Brentano's.

En 1948, il publie un nouveau recueil, *Soleil cou coupé* chez Gallimard et, en 1949, *Corps perdu* avec des gravures de Picasso, aux éd. Fragrance.

C'est en 1950 que paraît un texte qui n'a pas fini d'éclairer le phénomène historique du colonialisme, *Discours sur le colonialisme*, aux éd. Réclame (il ne sera réédité par Présence Africaine qu'en 1955). Comme l'écrit en 1989, Sony Labou Tansi :

« J'ai relu plus d'une cinquantaine de fois le *Discours sur le colonialisme*, je n'y ai trouvé aucun germe de haine, aucun transport de rancune ou d'amertume. Je n'y ai rencontré qu'un humanisme sans complaisance, qui ne fait de cadeau à personne [...] Malgré l'ampleur du problème et la nature passionnée de la question coloniale Césaire y met tellement d'humanité qu'il arrive à présenter devant nos consciences la double misère du bourreau et de la victime, la déshumanisation du maître et de l'esclave, le

double piège qui mène au triple triomphe de la médiocrité sur la raison, sur l'intelligence et sur l'esprit ».

En 1953, l'africaniste allemand, Janheinz Jahn découvre Césaire et ils seront amis jusqu'à la mort de Jahn en 1972.²

En 1955, lors du débat sur la poésie nationale dans le cadre de *Présence Africaine*, Césaire y fait paraître un long poème, « Réponse à Depestre poète haïtien (éléments d'un art poétique), celui-ci venait de se rallier aux thèses d'Aragon.

« Laisse-là Depestre laisse-là
La gueuserie solennelle d'un air mendié
Laisse-leur
Le ronron de leur sang à menuets l'eau fade dégoulinant
Le long des marches roses
Et pour les grognements des maîtres d'école
Assez
Marronnons-les Depestre marronnons-les
Comme jadis nous marronnions nos maîtres à fouet. »³

En 1956, Il participe au Premier Congrès des écrivains et artistes noirs à la Sorbonne. C'est l'année où il quitte le PCF (« Lettre à Maurice Thorez ») et fonde le PPM, Parti Progressiste Martiniquais dont l'objectif est l'autonomie martiniquaise et non l'indépendance.

Il publie une version définitive du *Cahier à Présence Africaine*.

1960 et 1961 sont marquées par la publication de deux recueils, au Seuil, *Ferrements* et *Cadastre*. Du premier, retenons :

« **Blanc à remplir sur
La carte voyageuse du pollen**

N'y eût-il dans le désert
Qu'une seule goutte d'eau qui rêve tout bas,
Dans le désert n'y eût-il

² - Cf. Ernstpeter Ruhe, *Aimé Césaire et Janheinz Jahn – Les débuts du théâtre césairien : la nouvelle version de Et les chiens se taisaient*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1990.

³ - Cf. *Aimé Césaire, La poésie*, édition établie par Daniel Maximin et Gilles Carpentier, Le Seuil, 1994, p.545.

Qu'une graine volante qui rêve tout haut,
C'est assez,
Rouillure des armes, fissure des pierres, vrac des ténèbres
Désert, désert, j'endure ton défi
Blanc à remplir sur la carte voyageuse du pollen. »

En 1962, c'est une étude historique sur Haïti qu'il fait paraître à Présence Africaine sur *Toussaint Louverture - Etude historique sur la révolution et le problème colonial*. Sur la lancée, en quelque sorte, de cette présence de Haïti, si vive dans son parcours, il écrit, en 1963, *La Tragédie du roi Christophe* ; en 1965, *Une Saison au Congo* : ces deux pièces réfléchissent au pouvoir et au chemin difficile des libérations et des indépendances. Sa dernière pièce sera un « dialogue » intertextuel avec Shakespeare dont il adapte la pièce, sous le titre *Une Tempête - La Tempête de Shakespeare pour un théâtre nègre*. Ces différentes pièces sont éditées au Seuil. Après la mort de son ami, Jean-Marie Serreau, A. Césaire a abandonné l'écriture théâtrale.

En 1976, les éditions Desormeaux à Fort-de-France éditent *Aimé Césaire, œuvres complètes*, en 3 volumes.

Avec l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981, Césaire espère en la politique de décentralisation avec F. Mitterrand. L'espoir est encore une fois déçu... Dans ses *Entretiens avec Françoise Vergès, Nègre je suis, nègre je resterai*, on peut retrouver franc-parler, révolte et revendication qui n'ont pas désarmé :

« J'ai toujours été connu comme un rouspéteur. Je n'ai jamais rien accepté purement et simplement. En classe, je n'ai cessé d'être rebelle. Je me souviens d'une scène à l'école primaire. J'étais assis à côté d'un petit bonhomme, à qui je demandai : « Que lis-tu ? » C'était un livre : « Nos ancêtres, les Gaulois avaient les cheveux blonds et les yeux bleus... » « Petit crétin », lui dis-je, « va te voir dans une glace ! » Ce n'était pas forcément formulé en termes philosophiques, mais il y a certaines choses que je n'ai jamais acceptées, et je ne les ai subies qu'à contrecœur.

Quand je parle de situations insupportables, je pense d'abord à la médiocrité de la vie coloniale : « Monsieur le Gouverneur, Monsieur le Préfet, mon Colonel, mon Général, etc. » Dans la vie, il y a des choses que l'on supporte très mal et, si nous faisons tous

un effort, c'est parce que nous sentons qu'il est urgent de faire naître une autre civilisation. Ce n'est pas très original, mais c'est vrai : il faut un autre monde, il faut un autre soleil, il faut une autre conception de la vie. [...]

Il s'agit de savoir si nous croyons à l'homme et si nous croyons à ce qu'on appelle les droits de l'homme. A liberté, égalité, fraternité, j'ajoute toujours identité. Car, oui, nous y avons droit. C'est notre doctrine à nous, hommes de gauche [...]

Peu m'importe qui a écrit le texte de la Déclaration des droits de l'homme ; je m'en fiche, elle existe [...] Il faut s'approprier ce texte et savoir l'interpréter correctement. La France n'a pas colonisé au nom des droits de l'homme. On peut toujours raconter n'importe quoi sur ce qui s'est passé : « Regardez dans quel état sont ces malheureux. Ce serait un bienfait de leur apporter la civilisation. » D'ailleurs, les Européens croient à *la* civilisation, tandis que nous, nous croyons *aux* civilisations, au pluriel, et *aux* cultures. »⁴

En 1982, il édite, toujours au Seuil, *Moi, laminaire*.

L'année suivante, en 1983, c'est le 25^{ème} anniversaire du PPM.

En 1986, Césaire donne l'édition critique définitive du *Cahier* (Présence Africaine).

« Pour un cinquantenaire

A Lilyan Kesteloot

Excède exsude exulte Elan
Il nous faut Présence construire ton évidence
En contreforts de pachira
En obélisque
En cratère pour menfenil
En rayon de soleil
En parfum de copahu
Peu importe
En poupe de caravelle
En flotille d'almadies
En favelles
En citadelles
En rempart d'andésite

⁴ - Entretiens édités chez Albin Michel, coll. « Itinéraires du savoir », en 2005, citation p. 51 et p. 69.

En emmêlement de pitons
Il n'importe
Le vent novice de la mémoire des méandres
S'offense
A vif que par mon souffle
De mon souffle il suffise
Pour à tous signifier
Présent et à venir
Qu'un homme était là
Et qu'il a crié
En flambeau au cœur des nuits
En oriflamme au cœur du jour
En étendard
En simple main tendue
Une blessure inoubliable. »⁵

En 1994, Daniel Maximin et Gilles Carpentier établisse une édition critique de poèmes connus ou inédits : en ouverture, il cite un passage d'une lettre à L. Kesteloot :

« Alors *quid* de la poésie ? Il faut toujours y revenir : surgie du vide intérieur, comme un volcan qui émerge du chaos primitif, c'est notre lieu de force : la situation éminente d'où l'on somme ; magie, magie. »⁶

Il serait difficile de recenser les nombreux critiques et écrivains qui ont rendu hommage à Césaire. Signalons le très beau texte de Jacques Lacarrière qui est, en même temps, une belle introduction-explication au *Cahier, Ce que je dois à Aimé Césaire*.⁷ Alors, pour finir, écoutons deux poèmes.

L'un de Véronique Tadjo, « Chemin du retour »

**« LE CHEMIN DU RETOUR EST TORTUEUX.
FINI LES LIGNES DROITES DU DÉPART.
JE REVIENS AVEC MES RIRES ET MES
ECHECS, AVEC MES SOUVENIRS QUI ME
TRAHISSSENT.**

⁵ - Aimé Césaire, *La poésie*, op. cit. p.517-518. Cf. L. Kesteloot et B. Kotchy, *Aimé Césaire, l'homme et l'oeuvre*, précédé d'un texte de Michel Leiris, Présence Africaine, coll Approches, 1973.

⁶ - id., p.6.

⁷ - Bibliophane, Daniel Radford (dessins de Wifredo Lam), en particulier les p.14, 21, 22-23...

LE CHEMIN DU RETOUR EST
ROCAILLEUX. MES PIEDS ONT MAL.
MA TÊTE EST LOURDE. MES VALISES
PÈSENT UNE VIE. »

Et celui de Monchoachi, « Quelque chose, tard »

« Asile
la pluie
la proche rumeur
jusqu'au bout
escorte
une pétale
seul
sur la terre
elle élimine
même le sourire
en coin
qui se mutine

ce qui reste
rien
qu'une voix
et bégaye le lieu
s'il y a »⁸

⁸ - Ces deux poèmes sont repris au catalogue de l'exposition de 1989. Cf. note 1.